

Québec français

(Amnésique) Miron, poète malgré lui

André Gaulin

Numéro 77, printemps 1990

URI : id.erudit.org/iderudit/44674ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN 0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaulin, A. (1990). (Amnésique) Miron, poète malgré lui. *Québec français*, (77), 74–75.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

(Amnésique) Miron, poète malgré lui

André GAULIN



Chez Gaston Miron, l'acte d'écriture a constamment été relié à la conscience de soi, de l'humaine condition et, forcément, de la condition québécoise. Ce qui allait devenir pour certains un thème à la mode tient lieu à Miron de combat avec la *néance*, pour reprendre un mot de Rina Lasnier. La lucidité le blesse constamment, que ce soit celle qui le confronte à l'amour ou celle qui l'oblige au réel social et politique irréductibles.

La mise à jour récente de la correspondance entre le poète de *l'Homme rapaillé* et le poète d'origine française Claude Haeffely (*À bout portant / Correspondance de Gaston Miron à Claude Haeffely / 1954-1965*)* constitue un document hors-texte de première main pour l'étude de la poésie mironnienne et, en partie, pour l'étude de la poésie québécoise de cette période. Il s'agit ici d'une correspondance qui, contrairement à l'habitude fréquente en littérature, a été faite pour usage privé. Davantage. Ce sont les lettres d'un ami, poète, qui avoue constamment ne pas l'être et qui pourtant envoie des textes à un autre ami qui lui en demande. Ces lettres sont exemplaires de l'amitié profonde qui lie toute une génération de jeunes poètes et d'artistes. Miron, qui répond à quelques questions du soussigné et de Roger Chamberland, le 20 décembre 1989, insiste pour montrer que les jeunes artisans de la poésie canadienne d'expression française en voie de devenir la poésie québécoise ne sont pas alors en confrontation mais se connaissent, se fréquentent, se stimulent et vont librement du côté de Erta (Roland Giguère) ou de l'Hexagone. On n'en est pas encore au moment où certains poètes de l'Hexagone joueront un rôle prépondérant en faveur de la maison d'édition montréalaise, comme critiques.

L'Hexagone d'alors, — c'est quelques livres à peine, du travail artisanal, du bénévolat — et le Miron des lettres ne

manque jamais de souligner les livres qui paraissent chez Erta ou ailleurs. Les lettres permettent même de noter la préoccupation d'un Gaston Miron ou d'un Jean-Guy Pilon (ou d'un Olivier Marchand) pour la poésie québécoise en train de naître. C'est l'Hexagone qui organise le kiosque d'une vingtaine d'éditeurs et de libraires à Sainte-Adèle-en-Haut les 19, 20 et 21 août 1955 (lettre du 21 septembre 1955) sous le signe de *la Poésie vivante*; c'est aussi l'Hexagone (alors plus quelques personnes qu'une Institution) qui organise la première rencontre moderne d'écrivains au Kent, en 1957, et qui donnera le livre collectif *la Poésie et nous* : «Nous aurons une rencontre des poètes canadiens (de langue française !) à la fin du mois, à Kent House, près de Québec. C'est la première du genre, et il y a de l'Hexagone au fond de ça. Nous attendons une cinquantaine de personnes» (11 septembre 1957).

L'air de rien, ces lettres de Miron à Haeffely nous imprègnent des conditions culturelles et politiques de l'époque. Duplessis y est évoqué ainsi que l'engagement politique de Miron comme candidat au fédéral, dans le CCF (le NPD d'aujourd'hui). On y discerne un Miron qui lit plus de philosophes et d'essayistes politiques (Lénine, Adorno, Lefebvre, Lévi-Strauss, Lukács, Duvignaud, Heidegger...) que de poésie. Du moins l'affirme-t-il dans sa lettre du 19 janvier 1960 où il se défend une fois de plus d'être poète. Mais, au fond, Miron cite là le nom de plusieurs auteurs qui marquent la littérature et il joue en quelque sorte contre une conception fermée, abritée, neutre, de la Littérature. S'il se dit surtout fait pour l'action, ce sur quoi il revient fréquemment (29 juillet 1954, 18 février 1958...), c'est qu'il combat pour un lieu en poésie, actuel lieu du non-poème. Seulement, cela ne lui apparaît pas d'évidence, ce qui donne d'ailleurs aux lettres une dynamique qui pousse le lecteur à les lire comme si elles sous-tendaient un drame potentiel. Elles le sous-tendent en effet mais, en un sens, si

on voit un écrivain progresser vers une certaine clarté, les seules lettres en présence ne permettent pas de savoir comment. Il faudrait connaître le contenu d'autres lettres envoyées à d'autres amis. Car Miron souligne bien ce que cette correspondance a de fragmentaire d'une part et d'entendu par ailleurs. De sorte qu'il y a ici, comme toujours en littérature, un rapport constant d'intertextualité. Donnons comme exemple un petit passage de la lettre du 11 septembre 1957 : «Je t'envoie un article que j'ai écrit le printemps dernier pour le supplément littéraire de *la Presse*, lors du 24 juin. Tu me le rendras, car c'est ma seule copie. N'OUBLIE PAS». L'air de rien, le passage nous rappelle que la photocopie n'existe alors pour ainsi dire pas, que Miron considère beaucoup l'ami Haeffely à qui il envoie une copie unique au Bertrut, en Gironde, que les journaux commencent alors à faire des numéros littéraires avant même la Révolution tranquille, numéro littéraire correspondant ici à la Saint-Jean-Baptiste (appellation d'époque). On en apprend davantage sur la conscience contemporaine du correspondant : en effet, en se reportant à *la Presse* du 22 juin 1957 (p. 67 et 90), on constate que l'article est intitulé «Situation de notre poésie. Son sort est lié à celui du fait ethnique qui la porte.»

Or, ce texte est capital et révèle chez Miron une conscience poétique qu'il met constamment en doute, presque, dans ses lettres. Le jury du prix de la revue *Études françaises* 1970 l'a retenu, ce texte, dans les essais de *l'Homme rapaillé*. L'introduction du tome III du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* l'a cité comme significatif du lien devant exister, dans la pensée de Miron, entre un territoire et un texte littéraire dit national (qualifié ici d'ethnique). Le texte insiste sur la sensibilité particulière fondée sur l'habitation de l'espace et rejoint ainsi les passages des lettres où l'épistolier marque son caractère d'américanité, dans un sens négatif («Ici, c'est l'Amérique, tu te souviens. La vie



Photo : Roland Truchon

aux turbines à vide...», 11 septembre 1957) ou positif («Je suis Américain, c'est ma grande découverte, et je n'ai plus rien à faire avec l'Europe», 13 février 1958). Cela n'empêche pas Miron de se sentir dépaysé (sans pays?), à son retour de France, le 13 février 1961 (il y est venu en octobre 1959) : sa rentrée est décrite comme un «choc effroyable, pénible» (19 février 1961) même si Haefely, qui intervient dans *À bout portant* sous forme de commentaires (ses lettres ne seront retrouvées qu'au moment de l'édition), se voit invité à revenir à Montréal par Miron au début de 1962.

Ce qui est le plus significatif pourtant, dans la correspondance de Miron à Haefely, c'est ce que nous apprenons sur le refus d'écrire du poète, sur son «malamour», sur sa pauvreté, sur la représentation de lui-même qui ne se sait pas encore si déraciné dans une ville comme Montréal (comme dans les «Monologues de l'aliénation délirante»), sur la condition faite aux siens. Comme toute lettre qui utilise la prose, la lettre de Miron est

souvent traversée, même en se niant, par les «ballons» poétiques. C'est toujours la poésie qui le précipite au-devant de lui-même. L'écriture «à bout portant» (21 septembre 1954), «à bout portant d'existence» (11 septembre 1957), le précipite vers la vie, vers le réel inévitable : «Oui, la poésie, je la vis jusqu'à l'anéantissement» (26 novembre 1956). À plusieurs reprises, l'écrivain avoue écrire «pour ne pas périr» (27 octobre, 1^{er} et 15 décembre 1954).

Qu'on ne s'y trompe pas ! Cette quête de salut est humaniste et l'auteur l'eût entreprise dans n'importe quel lieu du monde : «La condition poétique s'identifie avec la condition tout simplement vitale, je dirais humaine» (21 septembre 1954). L'anthro-poète pointe ici l'oreille et demande à Claude Haefely, son ami, si «l'homme [est] encore capable de sauver l'Homme» (26 novembre 1956). C'est un vivant qui n'en peut plus «de vie reculée, d'amis perdus» (29 juillet 1954), qui prend note de sa «voix de corde usée» (*Ibidem*).

Les considérations épistolaires de Miron à Haefely nous rapprochent très souvent des textes de l'auteur. Quand il écrit que «tout semble figé ici. Tout se passe comme si rien ne se passait» (12 octobre 1954) ou qu'il vit «au statique» (1^{er} décembre 1954), qu'il est jeune et pourtant «usée» (21 février 1956), nous voilà près de l'auteur des «Notes sur le non-poème et le poème» qui parlent de l'immobilité historique, de l'arrêt du calendrier, figé, de la fatigue culturelle. Ce texte de 1965, majeur, l'est aussi avec «Un long chemin», un texte de la même année, les deux parus d'ailleurs dans *Parti pris*. L'idée fondamentale de ce dernier texte, le cheminement contrenaturel de l'écrivain qui s'oppose, et d'autant plus difficilement s'il est colonisé, est souvent évoquée aussi dans les lettres. C'est une situation qui le rend malade (18 février 1958), qui le force pendant longtemps à vivre «dans le froid, les ténèbres et le désespoir» (16 janvier 1961). Voilà peut-être pourquoi l'action est apparue à Miron comme «La seule voie de [sa] génération» (13 février 1958, 15 novembre 1959). Si Miron a pu affirmer : «Je ne serai jamais qu'une bestiole de la pensée et qu'un chicot de poésie» (29 juillet 1954), s'il s'est dit «cabotin» (7 avril 1958), imposteur, comme poète (16 avril 1958), raté (20 juillet 1958), dérisoire (5 août 1958), c'est qu'il a lutté jusqu'au péril de lui-même contre son enlèvement, son oblitération et contre sa disparition non seulement comme être unique mais comme espèce. Poète contre lui-même, il a traduit en mots et poésie la dépossession des siens. C'était là sa parenté avec Césaire (21 février 1958). Ce Miron-là viendra habiter, par la voie de l'anthro-psychiatrie, «une maison qui s'est faite en son absence» («l'Homme rapaillé»). C'est lui, ce lutteur à bout portant, qui a écrit : «poème, mon regard, j'ai tenté que tu existes luttant contre mon irréalité dans ce monde» («les Années de déréliction») et : «[M]ais que le poème soit le chemin des hommes et du peu qu'il nous reste d'être fier laissez-moi donner la main à l'homme de peine et amironner» («Séquences», édition parisienne). ●

* À bout portant. Correspondance de Gaston Miron à Claude Haefely, 1954-1965, Montréal, Leméac, 1989, 174 p.